

REVUE DE PRESSE – JANVIER 2012

BREVES

ALLEMAGNE

Des chiens détecteurs de cancer du poumon

Sur le site de l'European Lung Foundation sont présentés les résultats obtenus par une équipe allemande lors de l'utilisation de chiens pour la détection de cancers du poumon, qui restent depuis longtemps asymptomatiques et sont difficiles à dépister. Les chiens sont capables de détecter des composés organiques volatils comme l'indique une étude réalisée chez 220 volontaires, souffrant de cancers bronchopneumopathies obstructives, ou en bonne santé. 71% des cancers ont été détectés, le diagnostic négatif était valable dans 372 cas sur 400. Cette étude confirme qu'il existe un marqueur, qui reste à identifier, dans l'air expiré en cas de cancer. L'odeur du tabac ne s'oppose pas au diagnostic (in l'Essentiel n°234).

CANADA

Un traitement régénératif de l'os et du cartilage

Le laboratoire BioVeteria vient de déposer un brevet pour une technique de régénération de l'os et du cartilage en médecine vétérinaire. Il repose sur la technique dite ANABUTM qui emploie une N butyryl glucosamine ayant subi des modifications permettant davantage de biodisponibilité de la molécule. Plusieurs publications en médecine humaine ont déjà paru, notamment dans le Journal of Rheumatology et dans le Journal of Pharmacology and Experimental Therapeutics. En savoir plus : www.bioveteria.com (In l'Essentiel n°234).

JAPON

Les chiens n'ont jamais froid aux pattes

Comme les renards polaires ou les loups, les chiens domestiques sont protégés du froid par un pelage dense et épais. Seules les pattes en sont dépourvues. Elles sont pourtant au contact du sol et leur rapport surface/volume est élevé. La chaleur pourrait donc se perdre facilement à ce niveau. Une étude menée par l'équipe d'Hiroyoshi Ninomiya, de l'université de Yamazaki Gakuen à Tokyo, explique dans la revue Veterinary Dermatology pourquoi les pattes de chiens restent chaudes jusqu'à une température extérieure de -35 °C. Des observations faites au microscope électronique montrent qu'ils sont équipés d'échangeurs thermiques au sein de leurs coussinets. La structure interne des pattes se compose d'un réseau de veinules intimement associé aux artérioles irriguant la surface des coussinets. Ces vaisseaux sanguins s'organisent en triades (veine – artère – veine) fonctionnant comme un échangeur thermique à contrecourant. Le sang chaud provenant du corps par les artères transmet une partie de son énergie calorifique aux veines remontant vers le cœur. La chaleur est donc échangée avant que le sang chaud n'arrive à la surface de contact des coussinets avec le sol. Une seconde adaptation anatomique impliquant un plexus veineux gère la distribution du sang dans les coussinets en fonction de la température du sol. Grâce à ce réseau, les pattes sont toujours maintenues à une température appropriée, malgré le froid environnant. Ce principe fonctionne jusqu'à -35 °C. Les chercheurs ont été étonnés de trouver ce système hautement spécialisé chez les

chiens domestiques. Cependant, ce résultat interroge par rapport à l'histoire évolutive des canidés. Nos compagnons descendent-ils d'un ancêtre qui vivait dans un climat polaire ? (in Futurasciences.com, art. du 15/01).

ETATS-UNIS

Les animaux sauvages connaissent eux aussi le stress dans leur environnement

Nos animaux domestiques ne sont pas les seuls à connaître le stress. Les animaux sauvages peuvent en être également affectés, notamment à cause des activités humaines. Dans d'autres cas, cela peut être le résultat de problèmes de santé. Les ours semblent être particulièrement concernés. A part les facteurs de stress courants et normaux, tels que la prédation, la recherche de nourriture et l'hibernation, il semblerait que l'interférence humaine, telle que l'expansion de nos habitats sur les territoires sauvages, peuvent causer des stress à long terme chez les ursidés.

Pour évaluer le taux de stress chez ces animaux, la collecte de poils chez les grizzlys et les ours polaires est un moyen non-invasif qui a fait ses preuves, et qui pourrait être utilisé pour d'autres animaux sauvages. Ce test pourtant simple suscite l'intérêt de nombreux chercheurs, et peut aider également les vétérinaires de zoo ou de parcs de conservation à évaluer facilement le stress de leurs mammifères pensionnaires. Il peut également permettre de détecter des problèmes de santé dès leur apparition (source : Morris Animal Foundation).

ESPAGNE

Transfusions chez le chat : une étude rétrospective

Une étude menée à l'université vétérinaire de Barcelone a cherché à évaluer les bénéfices de la transfusion de sang total chez le chat. Les résultats portent sur 14 transfusions réalisées chez 11 chats. La comptabilité des groupes sanguins avait été vérifiée avant, tous les chats étaient de type A. Les motifs justifiant la transfusion étaient les suivants : anémie consécutive à une hémorragie, traumatisme, complications chirurgicales, syndrome hémolytique suite à une anémie à médiation immune ou d'origine infectieuse due au FeLV ou à une mycoplasmosse, trouble de la synthèse des globules rouges. Le taux moyen de globules rouges (hématocrite) avant la transfusion était de 9% (min : 4% ; max : 20%), et de 17,3% après transfusion (min : 10% ; max : 25%). Le seul effet secondaire a été une fièvre constatée chez deux chats. Au final, 72% des animaux ont été rendus à leur propriétaire, 27% sont morts ou ont été euthanasiés. Aucun incident attribuable aux transfusions n'a été relevé. Avec une sélection convenable du donneur, les transfusions sont donc sûres et efficaces chez cette espèce (in Lignées n°9).

FRANCE

Principales causes des pneumothorax spontanés

Lorsque de l'air envahit le thorax en dehors des poumons, on parle de pneumothorax. Les traumatismes sont les causes essentielles de pneumothorax chez le chat, mais l'affection survient parfois pour d'autres raisons. A partir de 19 cas analysés dans la littérature, on peut citer les affections suivantes comme des facteurs favorisants : une affection de l'appareil respiratoire profond (9 cas), les cancers du poumon (5), et les parasitoses cardiaques et respiratoires (3). Plus rarement, un emphysème pulmonaire (1) ou une rupture d'abcès pulmonaire (1) sont à l'origine du pneumothorax spontané. Sur les 19 cas cités ici, 11 chats ont survécu après oxygénothérapie, thoracocentèse et traitement de la cause initiale (in Lignées n°9).

GRANDE-BRETAGNE

De nouveaux tests ADN pour le cavalier King Charles

L'Animal Health Trust met à la disposition des vétérinaires et des éleveurs de cavalier King Charles deux nouveaux tests génétiques. Le premier concerne la détection de la kératoconjonctivite sèche associée à la dermatose ichtyosiforme (dry eye and curly coat syndrome). Cette affection se caractérise par une absence de production lacrymale, une peau très sèche, un poil floconneux ; les lésions siègent plus volontiers au niveau des extrémités, rendant parfois le déplacement difficile. Cette maladie n'est connue que dans cette race, et les chiens sont le plus souvent euthanasiés. Le second test vise les chutes épisodiques : à cause d'une diminution du tonus musculaire (sous l'influence d'une excitation, d'une frustration ou d'un effort physique), le cavalier King Charles tombe dans un état de rigidité musculaire intense. Les chercheurs du Kennel Club Genetics Centre ont identifié les mutations responsables de ces deux affections. Ces tests devraient permettre d'éliminer les porteurs de ces défauts génétiques (in Lignées n°9).

DECOUVERTE

Fièvre familiale et rides du shar-peï ont une origine génétique commune

Les plis abondants dans la peau du shar-peï sont liés à sa richesse en acide hyaluronique, elle-même due à l'hyperactivation du gène codant pour l'enzyme responsable de la synthèse (HAS2). L'acide hyaluronique en excès entraînerait des anomalies immunitaires déclenchant des fièvres périodiques. Chez le shar-peï et dans cette race seulement, on observe des duplications, parfois multiples, d'un fragment d'ADN proche du gène HAS2. Cette découverte ouvre la voie à la mise au point de tests génétiques permettant d'éliminer de la reproduction les animaux porteurs de ces duplications. En matière de pathologie comparée, ces résultats sont prometteurs pour mieux expliquer l'origine des cas de fièvres familiales, dont 60% demeurent inexplicables (in Lignées n°9).

NOTES DE CLINIQUE

PATHOLOGIE URINAIRE

Principaux calculs chez le chien

Une analyse a été faite à partir de 2735 calculs urinaires reçus par le laboratoire de Hill's Pet Nutrition en Espagne et au Portugal, entre 2004 et 2006. Les calculs d'oxalate de calcium prédominent (38,1%) puis viennent les calculs de struvite (32,9%). 83 races canines étaient représentées. Dans ces races, si on excepte le dalmatien, struvites et oxalates comptent pour 71-78% de l'ensemble. L'âge moyen au moment du premier diagnostic est de 7,6 ans. Pour la première fois dans la péninsule ibérique, un calcul de xanthine a été identifié. Dans cette série, la prévalence des calculs de cystine est très faible (3,2%) (in Lignées n°9).

CANCEROLOGIE

Une carence en vitamine D augmente le risque de mastocytome chez le labrador

Chez l'homme, un grand nombre d'études épidémiologiques font un lien entre une carence en vitamine D et le risque de présenter des cancers variés. Les mastocytomes étant des tumeurs très fréquentes chez le chien, les auteurs ont cherché à savoir si une telle association pouvait exister dans cette espèce. De plus, les mastocytomes canins expriment des récepteurs à la vitamine D, alors que la vitamine D, in vivo, et in vitro, exerce une action antitumorale. Le choix s'est porté sur la race labrador retriever, prédisposée aux mastocytomes. Les concentrations sériques de 25-hydroxyvitamine D3 (25OHD3) ont été mesurées chez 87 labradors retrievers, dont 33 présentaient un mastocytome, et 44 en étaient exempts. Des différences potentielles d'absorption ont été prises en compte, en se basant sur le régime des animaux. Les concentrations moyennes en 25OHD3

étaient respectivement de 104 nmol/l chez les chiens sains, une différence significative. En revanche, la différence d'apport calculé entre les deux groupes n'était pas significative. Pour les auteurs, ces résultats rendent intéressant d'envisager des études de cohortes pour préciser le rôle de la vitamine D dans le risque tumoral chez le chien (in l'Essentiel n°234).

NEUROLOGIE

Et si les chats pouvaient eux aussi souffrir de leur queue de cheval ?

Une chatte sacrée de Birmanie âgée de 8 ans est présentée en consultation pour une boiterie chronique du membre postérieur droit. Son examen orthopédique ne révèle aucune anomalie, alors que son examen neurologique suggère une lésion de la queue de cheval. Le diagnostic est confirmé par la radiographie, celle-ci démontrant une dégénérescence de la jonction lombo-sacrée. Problème : ce type de lésion n'est pas décrit chez le chat (in Vetlife n°37)

Cette chatte d'âge moyen boite depuis 2 mois, avec une apparition insidieuse de sa boiterie. Aucun des traitements anti-inflammatoires et antibiotiques mis en œuvre n'a permis d'améliorer son état. Seule une période de repos strict sur 3 semaines a conduit à une amélioration clinique notable. La boiterie a cependant récidivé dès la reprise d'activité, avec une détérioration progressive de la démarche sur les deux postérieurs et un tonus de la queue allant en diminuant. Les propriétaires rapportent également que leur chatte ne saute plus.

Examens clinique, orthopédique et radiographique

L'examen clinique général et l'examen orthopédique ne permettent pas d'expliquer la boiterie chronique de cette chatte. Son examen neurologique, en revanche, associant une ataxie bilatérale sur les membres postérieurs (bien que plus marquée sur le côté droit), un tonus musculaire de la queue bien réduit et une douleur en région lombo-sacrée, suggère une atteinte probable des nerfs de la queue de cheval. La proprioception consciente et l'évaluation des réflexes myotatiques sont normales. Des radiographies orthogonales des lombes et du bassin sont alors réalisées. Ces dernières révèlent un colapsus marqué de l'espace intervertébral lombo-sacré, une sclérose importante des plateaux vertébraux sur cet espace, une spondylose vertébrale évidente ainsi qu'une subluxation ventrale du sacrum par rapport à L7. Sur la base de ces critères radiographiques, un diagnostic présumé d'instabilité lombo-sacrée dynamique est posé.

Traitement chirurgical suite à l'échec du conservateur

Du fait de l'échec du traitement conservateur, un traitement chirurgical est entrepris. Ce dernier associe une décompression dorsale des nerfs de la queue de cheval en L7-S1 et une stabilisation vertébrale de cet espace. Un abord dorsal de L6 à la première vertèbre coccygienne, puis l'élévation des muscles de la région permettent de confirmer la subluxation ventrale et l'instabilité de S1 par rapport à L7. Une laminectomie dorsale, préservant les facettes articulaires, est alors pratiquée de façon à décompresser les nerfs de la queue de cheval. Dans la mesure où aucune protusion discale n'est évidente, le disque intervertébral est laissé intact.

Du fait de l'instabilité lombo-sacrée présente, et afin d'éviter toute détérioration neurologique future une stabilisation vertébrale est entreprise. Celle-ci se fait à l'aide de vis de 2 mm de diamètre : huit au total (deux dans les pédicules de L7, une dans chaque facette articulaire, et quatre dans le corps du sacrum). Ces vis sont stabilisées entre elles à l'aide de ciment orthopédique (à base de polyméthylméthacrylate), tout en maintenant l'espace lombo-sacré en flexion relative.

Les radiographies post-opératoires confirment le bon alignement de la jonction lombo-sacrée et le bon positionnement des implants.

Une activité normale retrouvée

La chatte ne présente aucune dégradation de son état neurologique dans la période post-opératoire immédiate. Lors de la première visite de contrôle à six semaines, elle ne présente plus d'ataxie sur les membres postérieurs, une amélioration notable de sa boiterie se manifeste et elle a retrouvé un port et des mouvements de queue normaux. Le suivi sur le moyen et le long terme témoigne d'un retour à une activité complètement normale pour ce patient.

COMPORTEMENT

L'exercice physique et les contacts humains améliorent le bien-être des chiens dans les refuges

Les refuges constituent des environnements stressants pour les chiens qui y sont hébergés. Le stress peut induire des troubles du comportement tels qu'ils empêchent les chiens d'être adoptés. Les efforts faits pour améliorer le bien-être des chiens de refuge sont souvent limités par les contraintes budgétaires, le temps et les employés (in La Dépêche Vétérinaire n°1147).

Une étude espagnole (Veterinary record, 8 octobre 2011, vol. 169, page 388) effectuée par des vétérinaires de la faculté vétérinaire de Cordoue, s'est intéressée à la mise en place d'activités ne nécessitant pas un investissement important en temps, en personnel et en moyens financiers permettant de réduire le stress des chiens du refuge municipal de Cordoue : des sessions de 25 minutes d'exercice et de contact avec les humains. Elle montre que de telles sessions de jeu, d'exercice physique et de contact humain ont fait diminuer les indicateurs de stress et amélioré le comportement des chiens en refuge.

Promenade, jeu et course sont des exercices simples à mettre en œuvre, même dans les structures touchées par des contraintes financières et de personnel. Cette étude a porté sur des chiens hébergés en box individuel de 9m² ne permettant au chien de voir, sentir et toucher seulement ses voisins. Ils n'avaient que des contacts visuels avec les humains, même avec les employés entretenant les box et les visiteurs du refuge.

Les chiens ont été répartis en deux groupes au hasard, un groupe expérimental et un groupe contrôle. Le traitement des chiens du groupe expérimental consistait en une promenade en laisse du refuge vers une zone extérieure close de 1000m², où ils étaient lâchés pendant 5 minutes. Les chiens étaient ensuite encouragés à jouer avec une balle ou à courir aux côtés de la personne qui les accompagnait. Ces promenades avaient lieu aux 7^{ème} et 9^{ème} jours après leur admission au refuge.

Les bases de l'obéissance

Pendant ces exercices, les chiens apprenaient aussi à obéir à des commandements de base comme « Viens », « assis », « couché ». Les chiens étaient ensuite remis en laisse et promenés puis ramenés dans leur box. Chaque session durait 25 minutes, pendant lesquelles une personne interagissait amicalement avec le chien. Le comportement de tous les chiens de l'étude a été testé deux fois, aux jours 5 et 10 après leur entrée au refuge. Pour évaluer leur stress, le cortisol salivaire a été dosé. Six échantillons de salive ont été prélevés sur chaque chien au jour 1 suivant leur admission au refuge, au jour 5 avant et immédiatement après le test comportemental, aux jours 7 et 9, après la session d'exercices ou dans les box pour les chiens du groupe contrôle, et au jour 10 après le test comportemental.

L'analyse des résultats montre que le taux de cortisol des chiens du groupe expérimental a diminué significativement avec l'exercice physique, et aussi par rapport aux chiens du groupe contrôle.

Le contact humain et l'exercice physique mis en place dans cette étude ont fait baisser le cortisol salivaire des chiens après seulement deux sessions. Leur taux de cortisol était inférieur à celui des chiens du groupe contrôle, suggérant que ces derniers avaient une moins bonne tolérance aux stimuli nouveaux.

Il a déjà été montré que les animaux soumis à un stress chronique peuvent avoir des taux de cortisol relativement bas en raison du feedback négatif du cortisol. Cependant, l'exposition à un nouveau stress conduit à une élévation plus importante du cortisol que chez les animaux non stressés. L'exercice physique, le jeu et les contacts humains diminuent le niveau de stress chronique chez les chiens et améliorent leur tolérance aux nouveaux stimuli. Ils abaissent leur taux de cortisol et modifient positivement leur comportement.

INFECTIONS OCULAIRES

Traitement des cas de conjonctivite

Il n'est pas courant de voir chez les chats des symptômes de rhume tels que les yeux humides, la toux ou des reniflements, surtout dans les refuges ou autres environnements abritant plusieurs chats. Ces symptômes peuvent être dus à des bactéries ou à des virus. Il faut donc que le traitement approprié soit déterminé après un diagnostic précis de la véritable cause de l'infection.

Des chercheurs de l'université du Colorado (Etats-Unis) a cherché à améliorer les traitements de la conjonctivite (inflammation des tissus autour des yeux), en identifiant les raisons de son apparition chez les chats de refuge. Plusieurs tests ont été réalisés sur des chats avec et sans conjonctivite dans deux refuges différents. Les chercheurs ont détecté la présence de FHV 1 (feline herpesvirus1) chez les chats avec ou sans conjonctivite, mais ne trouvait aucune trace de FCV (feline calicivirus) dans aucun groupe. Ces résultats font flancher l'hypothèse généralement admise selon laquelle l'un ou l'autre de ces deux virus est responsable de la majorité des cas de conjonctivite chez les chats. Autre résultat surprenant, la détection de mycoplasmoses chez les chats ayant une conjonctivite, absente chez les chats en bonne santé.

Deux traitements ont été testés par la suite, d'un côté un nouveau médicament utilisé pour traiter les conjonctivites causés par le FHV-1, le cidofovir, et un médicament à base de tetracycline, utilisé pour les infections bactériologiques (*Mycoplasma spp.* et *Chlamydomphila felis*).

L'étude rapporte que le cidofovir était bien toléré par les chats, et était efficace dans 40% des cas de chats infectés par le FHV-1. La tetracycline était efficace pour traiter les cas de conjonctivite d'origine inconnue.

En conclusion, les chercheurs estiment que les vétérinaires devraient traiter les conjonctivites de nature inconnue avec le médicament le moins onéreux, et de réserver le traitement cidofovir pour les chats n'ayant pas réagi correctement au traitement initial (source : Morris Animal Foundation).

SYNTHESE

MELOXICAM AU LONG COURS DANS LES AFFECTIONS ARTICULAIRES : EGALEMENT UN EFFET FAVORABLE SUR LA FONCTION RENALE

Dans la dernière édition du Journal of Feline Medicine & Surgery, Gowan et coll. publient les résultats d'une étude sur l'utilisation du méloxicam au long cours chez le chat. Les résultats confirment l'innocuité de la molécule et, de manière plus surprenante, mettent en évidence une amélioration des paramètres de la fonction rénale chez les chats arthrosiques âgés bénéficiant de ce traitement (in l'Essentiel n°234).

Le chat âgé est fréquemment atteint d'arthrose, de spondylose déformante (SD), les auteurs rappelant en introduction les données les plus récentes en la matière. Des études nécropsiques ont montré que 67 % des chats d'âge médian de 10,5 ans présentaient une SD. Par ailleurs, 90 % des animaux de plus de 12 ans sont porteurs de lésions radiographiques d'arthrose. Si les signes radiographiques sont faciles à mettre en évidence, leur répercussion clinique n'est pas toujours évidente : on aura affaire à des chats devenant « paresseux », répuant à sauter, etc.

Quatre groupes de patients

Le méloxicam est à l'heure actuelle le seul AINS dont l'utilisation au long cours est autorisée chez le chat. Chez le chat âgé, l'insuffisance rénale chronique (IRC) est fréquente, elle est a priori une contre-indication à l'utilisation des AINS. L'objectif de cette étude était d'évaluer l'impact du méloxicam administré pendant plus de six mois chez des chats âgés souffrant d'arthrose.

Il s'agit d'une étude rétrospective qui a réuni 38 chats. Ces animaux avaient bénéficié d'un bilan rénal, permettant de définir le stade d'une éventuelle IRC (1 à 3). Un groupe témoin de 97 chats a été constitué avec deux sous-groupes : chats en IRC non traités par le méloxicam, et chats indemnes d'IRC non traités. Parmi les 38 chats sous méloxicam, 22 présentaient une IRC avant initiation du traitement (groupe A). Aucun, cependant, n'avait de RPCU élevé. Le groupe B (16), traité par le méloxicam, était indemne de maladie rénale. La durée médiane du traitement a été de 467 jours dans le groupe A, de 327 jours dans le groupe B. Les auteurs signalent également, en annexe, les maladies intercurrentes dont pouvaient souffrir les animaux.

Une amélioration des paramètres de la fonction rénale

Il apparaît que le méloxicam n'a pas eu d'effet délétère dans les groupes traités, à savoir A et B. De manière surprenante, même, la créatininémie médiane a augmenté plus lentement, en cours d'étude, chez les chats du lot A par rapport aux chats du lot C (chats en IRC non traités). La capacité des animaux à concentrer leurs urines n'a pas été altérée par le traitement. De plus, la densité urinaire des chats des lots A et C a diminué en cours d'étude. On observe, également, que la créatininémie médiane des animaux du lot A a augmenté moins vite que celle des chats du lot C. Dans tous les groupes, comme on pouvait s'y attendre s'agissant de chats âgés, le poids corporel a quelque peu diminué en cours d'étude. Dans la discussion, les auteurs concluent à l'absence d'impact du méloxicam au long cours sur les paramètres de la fonction rénale du chat âgé, pour autant que les RCP soient respectées. La définition de la dose, ajoutent les auteurs, s'est faite de manière un peu empirique pour chaque chat, de manière à obtenir l'effet escompté. Au final, cette dose se montre remarquablement homogène, ici de 0,02 mg/kg (hors AMM), les doses conseillées habituellement étant de 0,05 mg/kg. Gowan et coll. rappellent par ailleurs qu'il n'existe pas de base scientifique pour conseiller un AINS COX2 sélectif dans le but d'épargner la fonction rénale, signalant aussi que les études réalisées dans d'autres espèces, dont l'homme, ne concluent pas à une contre-indication de la molécule en cas d'affection rénale. Ceci s'explique probablement par le mode d'excrétion du méloxicam, essentiellement fécal.

Un effet direct et indirect ?

Le plus surprenant dans cette étude réside sans doute dans l'observation d'un ralentissement de l'évolution défavorable de l'IRC chez les chats sous méloxicam par rapport aux chats en IRC non traités. Il s'agit probablement d'un effet indirect : les chats traités voient leur état général s'améliorer, se déplacent plus volontiers et bénéficient dès lors d'une amélioration générale de leur métabolisme. On peut aussi penser que le méloxicam a pu agir sur les lésions inflammatoires et interstitielles rénales contemporaines de l'IRC. En conclusion, les auteurs estiment qu'un traitement au long cours par le méloxicam, non content de lever les symptômes articulaires, permet de plus, semble-t-il, de ralentir l'évolution de l'IRC. Pour autant, comme pour tout traitement prolongé, un suivi régulier des paramètres hématobiochimiques est conseillé. (GONAN (RA): *Retrospective case-control study of the effects of long-term dosing meloxicam on renal function in aged cats with degenerative joint disease. Journal of Feline Medicine & Surgery. 2011. Vol 13, p 752-761.*)

SYNTHESE

SYRINGOMYELIE ASYMPTOMATIQUE DE L'EPAGNEUL CAVALIER KING CHARLES : UNE PREVALENCE TRES ELEVEE

La syringomyélie de l'épagneul cavalier King Charles est une affection couramment rencontrée, avec des symptômes pathognomoniques. Eradiquer cette maladie nécessite d'en connaître exactement la prévalence, qu'elle soit symptomatique ou non. Une étude menée en Grande-Bretagne chez des cavaliers King Charles « tout venant » indique une prévalence globale de 45 %, atteignant 70 % après l'âge de six ans (in l'Essentiel n°234).

La syringomyélie est une affection de plus en plus fréquemment diagnostiquée chez l'ECKC, notamment en raison de la disponibilité croissante de l'IRM en médecine vétérinaire. La syringomyélie se définit par l'apparition de structures cavitaires dans le parenchyme de la moelle épinière, les signes cliniques peuvent être inapparents ou frustes au début de l'évolution, avec des phénomènes de dysesthésie de la région cervicale et du poitrail ou, le plus souvent, un prurit du cou et des antérieurs (avec tentatives de grattage sans contact). On pense que la syringomyélie survient à la faveur d'une sténose de l'espace sous-arachnoïdien, qui altère la circulation du liquide cébrospinal (LCS), la localisation des lésions, chez l'ECKC, étant presque exclusivement limitée en région cervicale, en raison d'une malformation qualifiée de « Chiari-like ». Pour autant, cette malformation très répandue dans la race n'entraîne pas systématiquement une syringomyélie dont les répercussions seraient cliniquement visibles.

Une étude sur 555 cavaliers King Charles asymptomatiques

La prévalence de la syringomyélie chez le cavalier King Charles est encore mal connue, on sait qu'elle est élevée mais les publications disponibles ne concernent que des petites séries de cas cliniques.

La British Veterinary Association et le Kennel Club britannique unissent actuellement leurs efforts pour tenter d'éradiquer cette « tare » qui frappe une race de plus en plus populaire en Europe. Un tel programme d'éradication nécessite de dresser un état des lieux de la prévalence de cette affection sur un grand nombre d'animaux. Pour ce faire, les auteurs ont recruté 555 cavaliers King Charles en Grande-Bretagne et aux Pays-Bas. Il s'agissait de chiens asymptomatiques présentés pour un « screening » effectué dans le cadre de ce programme. L'âge des animaux était en moyenne de 32 mois. 46% de ces chiens asymptomatiques présentaient des signes de syringomyélie à l'IRM. Comme attendu, la prévalence augmente avec l'âge, le risque augmentant d'un facteur de 1,022 par mois, soit environ 1,33 par an. On ne note pas de prédisposition sexuelle. La prévalence lésionnelle chez l'ECKC est donc particulièrement élevée. Au-delà de six ans, elle atteint 70 %. Cette étude permet d'affirmer que le mode de transmission de cette anomalie n'est pas lié au sexe.

Un dépistage à trente mois

Dans la discussion, les auteurs modèrent néanmoins l'interprétation qui peut être faite des chiffres obtenus après l'âge de six ans, les animaux de cette catégorie étant moins nombreux. Il se peut aussi que certains chiens aient été paucisymptomatiques et inclus par excès dans les asymptomatiques. A la lumière de ces résultats, les auteurs estiment que l'âge idéal pour le dépistage de la syringomyélie asymptomatique est de 30 mois. Pour les éleveurs, cet âge est encore acceptable pour pouvoir mettre une lice ou un étalon à la reproduction. Alors que les troubles cardiaques du King Charles ont mobilisé -avec raison- éleveurs et vétérinaires, on s'aperçoit que la syringomyélie est une affection encore plus répandue que les souffles mitraux. Il reste encore beaucoup d'efforts à consentir pour éliminer cette « tare », sachant que la transmission de la syringomyélie semble faire intervenir des mécanismes génétiques complexes.